



CULTURE

PORTRAIT

Duong Thu Huong *Au nom de tous les siens*

La vie de Duong Thu Huong suit les sillons tragiques de la construction du Viêt Nam contemporain. Elle écrit d'admirables romans, qui font son succès en Occident et circulent sous le manteau dans son pays, dont elle est bannie. Des textes dans lesquels elle redonne vie à ses « fantômes », qui, tout comme elle, n'ont pas été épargnés par l'horreur de la dictature communiste.





Aucune touche personnelle n'accroche le regard dans le deux-pièces cuisine du 13^e arrondissement de Paris où vit Duong Thu Huong. Seule la photo d'une rizière en espalier évoque le Viêt Nam, que la romancière a quitté en 2006. Assise sur son canapé noir, cette femme de 67 ans, qui en paraît vingt de moins, m'écoute avec attention. Immobile comme un chat, elle semble se concentrer sur mon attitude pour savoir si elle peut me faire confiance. Au fil de l'entretien, son regard s'éclaire, sa voix devient plus ferme. Roman après roman, dont le dernier, *Les Collines d'eucalyptus*, est sorti en janvier, Duong Thu Huong s'est imposée comme une figure majeure de la littérature contemporaine. En 2006, le succès de *Terre des oublis* est fulgurant. Couronné par le prix des lectrices de *Elle*, ce pavé de 800 pages s'est vendu à plus de 300 000 exemplaires. Duong Thu Huong sourit quand on lui parle de sa réussite et de son génie d'écrivain. « C'est à vous de juger, dit-elle. Moi, je suis dedans. Je ne fais que remonter la trace de l'histoire de mes personnages. Ils m'emènent. »

Mariée de force

Dans ses textes, Duong Thu Huong redonne vie à ceux qu'elle appelle ses « fantômes ». Elle parle notamment de ces hommes ou de ces femmes qu'elle croisait quand elle allait à l'école à 8 ans, après la guerre d'Indochine. Spoliés de leurs terres et désignés comme ennemis du régime communiste naissant, ils préféreraient se pendre ou poser leur tête sur la ligne de chemin de fer. « J'écris pour eux. Ils n'ont pas eu la chance de connaître l'amour, la douceur d'un baiser. La littérature est une façon de les aider à crier leur douleur depuis l'au-delà. »

Duong Thu Huong est persona non grata dans son pays. Son passeport vietnamien lui a été volé il y a huit ans, une aubaine pour le consulat du Viêt Nam à Paris, qui refuse de lui en redonner un. C'est un moyen efficace pour entraver cette femme indomptable que ni la prison ni les années passées en résidence surveillée n'ont réussi à faire taire. Elle supporte cet exil forcé avec pragmatisme : « Ma vie est plus que difficile. Mais j'accepte toutes les souffrances. Je vis au jour le jour et je me considère comme une morte vivante, cela me permet d'éviter l'angoisse. »

« Lorsque j'étais enfant, je voulais être championne de ping-pong, et puis la guerre est venue », remarque-t-elle simplement. Un soir, un jeune instrumentiste croisé dans un concert ose une caresse sur sa longue chevelure noire et lui demande de l'attendre. Sa vie aurait-elle changé du tout au tout s'il était revenu du front ? Quelques mois après sa mort, elle reçoit le paquet de lettres qu'elle lui avait envoyées. La famille du jeune homme la libère ainsi de sa promesse. Elle pourrait en aimer un autre, mais cela n'arrivera pas. Un homme violent la force



“J'écris pour [les ennemis du régime, spoliés de leurs terres]. Ils n'ont pas eu la chance de connaître l'amour, la douceur d'un baiser. La littérature est une façon de les aider à crier leur douleur depuis l'au-delà”

à l'épouser sous la menace d'un canon de fusil. Elle en garde une sévère phobie de la gent masculine. Dans *Les Collines d'eucalyptus*, elle décrit l'emprise qu'un être peut avoir sur un autre, au-delà de la raison. Ce qu'elle a vécu se reflète dans le sort de l'un des personnages, Tiên Lai, homosexuel, contraint de se marier avec une femme prête à tout pour le posséder, même à mourir. Littéralement, de l'amour fou.

Mariée sans amour, Duong Thu Huong s'engage à 22 ans dans la guerre qui oppose le Viêt Nam du Nord aux États-Unis. Elle vit dans la jungle au ras du sol, sous la menace des bombardements américains. La paix revenue, son aura de combattante courageuse lui donne une position privilégiée. Des camarades l'incitent à entrer au Parti communiste pour y dénoncer la corruption, ce qu'elle fait. Mais Duong Thu Huong refuse d'assumer cette propagande qui « oublie » la mort de



BIO EXPRESS

1947

Naissance à Hanoi

1954-1975

Guerre du Viêt Nam

S'engage sur le front

1970 et 1972

Naissance

de ses deux enfants

1979

S'engage dans la guerre
contre la Chine

1980

Adhère au Parti communiste

1989

Est exclue du Parti

1991

Passe sept mois en détention

1994

Reçoit, en France,
le titre
de chevalier des Arts
et des Lettres

Est placée en résidence
surveillée jusqu'en 2006

2006

S'installe en France

millions de Vietnamiens. Elle filme les survivants des combats, les ostracisés, les fous.

Publié dans son pays d'origine en 1985, son premier roman, *Itinéraire d'enfance*, remporte un franc succès. Très vite, elle incarne la renaissance de la littérature vietnamienne, et les Éditions de l'Aube, en France, publient *Histoire d'amour racontée avant l'aube* en 1991. Son aura et ses écrits piquants à l'encontre d'un parti qui a trahi les idéaux des combattants déplaisent à la nomenklatura, qui s'est installée dans le confort du pouvoir. Le secrétaire du Parti de l'époque, Nguyễn Văn Linh, tente d'amadouer la rebelle. Il lui propose un ministère, une maison luxueuse. Il l'invite même à dîner, mais elle lui répond, cinglante : « *Je ne mange pas avec le roi, j'ai choisi le peuple.* »

L'épreuve de l'enfermement

En 1990, son film est détruit, elle est exclue du Parti, puis arrêtée. En prison, interrogée chaque jour sur ses liens avec un groupe de dissidents, elle ne flanche pas. Elle se construit une carapace, convaincue qu'elle ne sortira pas vivante. Elle a survécu aux rigueurs du front, elle a vécu « *près de l'enfer* »

avec un mari violent, l'enfermement n'est pour elle qu'une épreuve supplémentaire. Il faut faire face sans faillir, au nom de cet honneur que son père lui a inculqué. Dans sa cellule, elle garde la tête haute et apprend le français avec un dictionnaire qu'elle a pu emporter avec elle. Grâce à l'intervention de la communauté internationale, elle est libérée au bout de sept mois, mais doit vivre en résidence surveillée. Elle devra attendre quelques années pour que le régime l'autorise à voyager. En 1994, elle part pour la France, où elle est nommée chevalier des Arts et des Lettres. On lui propose le statut de réfugié politique, mais elle devait « *rentrer au nom de la lutte* ». Retour au Viêt Nam, où, surveillée en permanence, elle se coupe de ses proches pour les protéger. Et elle écrit, dénonçant sans relâche l'emprise du Parti sur les individus.

En 2006, Duong Thu Huong revient en France. Grâce au succès de *Terre des oublis*, elle s'autorise un pas de côté. « *Au Viêt Nam, je ne peux pas me consacrer à la fois à la lutte politique, à mes enfants et à la littérature. Or écrire est mon plaisir. Je suis sexagénaire et je me donne enfin le droit de faire quelque chose pour moi-même. De loin, je continue à aider mes camarades tout en me retirant de l'arène.* » ➔





→ Elle se consacre au récit qu'elle porte en elle depuis vingt ans : *Au zénith*. Elle y décrit un Hô Chi Minh vieillissant et amoureux. Sacrilège pour le Parti, qui a toujours présenté son leader comme une « machine » à servir le peuple. « *Je lui redonne un sexe, et ça déplaît* », ironise la romancière, heureuse de ce pied de nez à la rigueur hygiéniste révolutionnaire.

Comme une conteuse...

Son style limpide accompagne le lecteur au fil des pages de ses épais romans, comme une conteuse ensorcelle les enfants des heures durant. On ne se lasse pas de ces histoires entremêlées où se croisent des personnages aux destinées liées. « *Comme un théâtre grec avec l'action au cœur et le chœur des villageois qui commente* », résume Phuong Dang Tran, son traducteur, dans une belle formule. Dans ses livres, Duong Thu Huong recrée un Viêt Nam des villages, aux habitants attachants, respectant la tradition et l'honneur de la famille. La nature sauvage ou domestiquée, qu'elle décrit avec une puissance rare, joue un rôle central. Tour à tour, les montagnes, le vent, la brume sont des alliés ou des présences inquiétantes. Avec les protagonistes, on sent l'odeur des fleurs de pamplemoussiers ou celle, plus âcre, des écorces d'eucalyptus. On vit avec Bôn, le soldat de *Terres des oubliés*, perdu, cerné par une jungle organique qui l'enserme, l'emprisonne et le préserve. Un style qui sent l'humus, enraciné dans la terre vietnamienne. Un style qui sait aussi se faire sensuel quand elle décrit avec finesse les troubles de l'âme et des sentiments. À Paris, Duong Thu Huong vit « *comme un rat* » dans sa tour. On ne la voit jamais dans les mondanités où elle est conviée. Des années de vie en résidence surveillée lui ont donné le goût de la discrétion. « *Même à Paris, je suis prisonnière de la lutte* », reconnaît-elle. Pourtant, sa carrière pourrait exploser, on l'attend à Prague, Budapest ou New York, mais elle s'interdit ces voyages. « *Je n'ai pas de temps libre, entre mes romans et mes textes politiques*. » Elle cloisonne, cultive le secret et sélectionne ses amis. Séquelle de la vie sous la dictature, où un faux pas peut mettre en danger un camarade. Quand elle accepte une invitation à dîner, elle vient les bras chargés de cadeaux « *au-delà du raisonnable* », constate son amie la journaliste Michèle Manceaux. Comme pour établir une distance. La nuit, quand les bruits de la ville s'atténuent, elle allume son ordinateur, et les mots qu'elle tape sur son clavier l'emmènent vers ses fantômes. « *Sa langue est son territoire, et quand elle écrit, elle est dans son monde, elle échappe à la pesanteur du quotidien, même si elle décrit un Viêt Nam douloureux* », estime son éditrice, Sabine Wespieser.

“Écrire est mon plaisir.
Je suis sexagénaire
et je me donne enfin le droit
de faire quelque chose pour
moi-même. De loin, je continue
à aider mes camarades tout
en me retirant de l'arène”

« *Je suis une nonne laïque* », admet Duong Thu Huong. « *C'est une religieuse en civil* », lance en écho Michèle Manceaux. Pourtant, son idéal s'est terni. « *Nous nous sommes sacrifiés pour rien*, reconnaît-elle. *Nous sommes une génération perdue ; les jeunes, aujourd'hui, sont dans un élan très différent. Et ils veulent jouer, faire l'amour, être à la mode.* » Grisés par le développement économique du pays, les jeunes Vietnamiens ne remarquent pas la fragilité de leur liberté d'expression. Pourtant, l'association Reporters sans frontières a classé le pays parmi les « ennemis d'Internet ». Et trente et un blogueurs sont actuellement emprisonnés. Le régime est toujours inquiet, il censure aujourd'hui encore les ouvrages de Duong Thu Huong. *Roman sans titre* et *Au-delà des illusions* circulent sous le manteau. Son nom est banni des réseaux sociaux et du Net vietnamien. Officiellement, elle n'existe pas. Mais *Au zénith* a été téléchargé plus de « *500 000 fois* » en vietnamien.

Dans son appartement, elle se lève et s'éclipse pour aller chercher une photo de quatre bambins souriants. Elle ne connaît pas son cinquième petit-enfant, né après la date du cliché, et, pour le représenter, elle pose une statue de chat devant le cadre. « *Je ne suis pas dans la transmission, mais j'ai vu naître mes deux premiers petits-enfants, je les ai baignés et promenés. C'est la partie la plus douce de ma vie* », confie-t-elle. Seul pincement au cœur qu'elle admet dans cette vie aride. « *Mais je ne peux pas arrêter la lutte. Si tout le monde baisse la tête pour sa sécurité ou celle de sa famille, le mal demeure à jamais.* »

Cette nuit, elle allumera son ordinateur et reprendra sa conversation avec ses « *fantômes* », à qui elle réserve sa tendresse. Prisonnière de ses histoires, de son histoire. Peut-être écrira-t-elle un jour sur la France, mais sur celle qu'elle a rencontrée en 1994, lors de son premier voyage. Pas la France d'aujourd'hui, dans laquelle elle ne s'autorise à vivre qu'à moitié.

Christine CHAUMEAU

Photos : Franck FERVILLE pour Causette

À LIRE

Les Collines d'eucalyptus (2014), traduit du vietnamien par Phuong Dang Tran. Éd. Sabine Wespieser, 792 pages, 29 euros.

Chez le même éditeur :

Au zénith (2009), traduit du vietnamien par Phuong Dang Tran, 800 pages, 29,40 euros.

Terre des oubliés (2006), traduit du vietnamien par Phan Huy Duong, 800 pages, 29,40 euros.

